

1

Je suis entré au « Petit Conservatoire de la chanson » de Mireille grâce à un étrange concours de circonstances. J'avais dix-neuf ans et j'étais élève de khâgne¹ au lycée Henri-IV. Comme j'avais choisi l'internat afin de mieux travailler (grave erreur !), mes condisciples – j'avais eu la faiblesse de leur avouer que j'écrivais des chansons – m'avaient engagé à apporter ma guitare, afin d'agrémenter nos « longues soirées d'automne »... En fin d'après-midi, pendant l'étude, une poignée de camarades plus friands de Brel que de Tacite applaudissait mes interprétations poussives du Grand Jacques, parmi lesquelles je glissais, de temps en temps, quelques-unes de mes propres compositions. Pendant mon « récital » quotidien, les élèves sérieux planchaient sur Montaigne ou Kant en maudissant, sans doute, le perturbateur qui s'égosillait dans la salle voisine... La pauvre infirmière qui, elle, officiait à l'étage au-dessus supportait stoïquement les braillements du barde, mais mon petit public, d'une indulgence ou d'un manque de clairvoyance très supérieurs à la moyenne, encourageait mes premiers essais :

1. Hypokhâgne et khâgne sont les deux classes préparatoires à l'École normale supérieure.

— C'est génial, me répétaient mes camarades, tu devrais montrer tes chansons !

Cela me flattait, sans trop me convaincre. Un jeudi de novembre 1964, cependant, mes deux ou trois « fans » réussirent à m'entraîner du côté de la Maison de l'ORTF¹. L'un d'eux me dit :

— Il y a un concours, dimanche, à la télé. Il faut chanter des chansons de Brel. Tu dois t'inscrire !

Nous faisons le chemin à pied de la rue Clovis, dans le V^e arrondissement, à l'avenue du Président-Kennedy. Sur les bords de Seine, je n'en mène pas large... Mes copains, eux, sont ravis ! Arrivés sur place, ils se renseignent. L'audition a lieu le samedi matin suivant, 9 avenue Hoche, aux studios Barclay : là où le grand Belge et tant d'autres enregistrent !

Ne voulant pas décevoir mes supporters – et quelque peu coincé –, je me présente au jour dit, au lieu dit, à 9 heures du matin et me fends, parmi deux cent trente postulants, d'un « Jef » approximatif, accompagné de ma seule guitare (ceux qui connaissent la chanson et la somptueuse orchestration de François Rauber imaginent ce que ça pouvait donner !). Un jeune directeur artistique, sans doute mal réveillé, vient me trouver et me dit :

— Pas mal, pas mal du tout... Vous serez sans doute retenu, mais si vous l'êtes, je vous en prie, demain, rasez-vous !

Surpris par ces compliments, mais un peu vexé car j'ai confié le matin même ma jeune barbe à Gillette, je m'attends, contre tout pronostic, à figurer parmi les privilégiés qui vont être sélectionnés. Illusion ! À midi et quelque, Guy Lux, le producteur du « Jeu de la chance », égrène six noms... mais pas le mien !

1. Aujourd'hui, Maison de la Radio.

Je rentre donc à Henri-IV rassuré sur mon absence de talent et persuadé que, si je dois faire un choix qui engage mon avenir, ce sera entre les études... et les études.

— Alors? m'interpellent gaiement mes *aficionados* khâgneux. Tu es pris?

— Non, je l'ai cru, mais je ne fais pas l'émission.

Je raconte : « Jef », le directeur artistique, Guy Lux...

— C'est dégueulasse, répondent-ils, tu étais le meilleur...

Évidemment, ils n'ont pas eu besoin d'entendre les autres pour en être convaincus!

Le samedi, les internes déjeunaient au bahut. La cantine, en gros, valait moins trois étoiles. Nous avons affublé le cuisinier (ou l'intendant, je ne sais plus trop...) du joyeux sobriquet de « Piédalu » et nous le gratifions régulièrement de gracieusetés hurlées en chœur telles que :

*Piédalu, si tu continues,
Tu seras pendu
Par la peau des fesses.
Piédalu, si tu continues,
Tu seras pendu
Par la peau du...*

(Le lecteur cultivé aura, bien sûr, deviné le dernier mot du refrain!) Mais, ce samedi-là, pas de mazarinade culinaire. Une fois le repas expédié, mon ami Gérard Gaillaguet me dit : « Allons prendre un café. » Le ton, péremptoire, ne souffrant pas de refus possible, je l'ai suivi...

Nous descendons la rue du Cardinal-Lemoine (qu'a-t-il fait, celui-là, pour mériter une rue¹?), puis, à ma grande surprise, mon condisciple dévale, d'un air de plus

1. Vérification faite, c'est un prélat français, légat du pape Boniface VIII auprès de Philippe le Bel, mort en 1313.

en plus décidé, les marches de la station de métro du même nom (il a aussi une station de métro !...), va rapidement acheter un jeton de téléphone à la caisse, se dirige vers la cabine, compulse le Bottin, décroche :

— Allô, Cognacq-Jay ? Passez-moi Guy Lux, s'il vous plaît... (je suis vert... un silence...) C'est personnel... (je suis blême... un long silence...) Allô ? Oui, bonjour, monsieur Guy Lux. Je m'appelle Claude Lemesle (là, je vire à l'écarlate...). J'ai été, ce matin, victime d'une scandaleuse injustice. On m'avait affirmé que je serais retenu pour votre émission et je ne l'ai pas été... On sait ce que c'est que la télé, magouille et compagnie. Vous allez entendre parler de moi !

Un autre silence, puis :

— Très bien, on fait comme ça... C'est d'accord, à demain !

Abasourdi, tremblant, en remontant les marches du métro Cardinal-Lemoine (tiens, on a les mêmes initiales ! Un signe ?...), j'interroge Gérard :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit qu'il ne comprenait rien à mon histoire, qu'il n'avait pas le temps parce qu'il était en train de répéter avec Jacques Brel. Il m'a demandé de venir demain à 10 heures avec les six autres candidats pour qu'on s'explique. À toi de jouer, maintenant...

Me voilà donc obligé, le lendemain matin, de reprendre mon rôle, tenu un instant par mon ami Gaillauguet, et de me présenter à la répétition. J'arrive à 10 heures pile. Guy Lux se précipite vers moi (comment m'a-t-il reconnu ?) :

— Monsieur, je n'ai toujours rien compris à ce que vous m'avez dit hier, mais, puisque vous êtes là, répétez avec les autres. En revanche, il est impossible que vous chantiez « Jef » car cette chanson est au programme de Jacques Brel !